

ARCHITECTURE

du moins au niveau des déclarations et des polémiques. L'architecture est devenue l'une des disciplines artistiques qui marquera cette fin de siècle. La France peut y jouer un rôle prépondérant : sur ce point, tout le monde est d'accord,

cord, des créateurs concernés au président de la République, comme en témoigne ce dossier, et en particulier l'interview que nous a accordée Valéry Giscard d'Estaing, au cours de laquelle il a révélé le projet retenu pour l'amé-

nagement de la Villette. Nous publierons dans nos prochains numéros les réactions de personnalités politiques (dont le maire de Paris, Jacques Chirac) et de plusieurs architectes aux déclarations présidentielles.

tesque exposition prévue en 1984, Venise reçoit la première Biennale internationale d'Architecture, exposition à grand spectacle, à grand public, où une véritable rue a été créée avec des morceaux de façade réalisés par Cinecittà.

Ici, à travers les recherches les plus diverses, un thème révélateur : la « présence du passé », qui montre bien chez les jeunes architectes la volonté de s'interroger sur leur culture, de ne pas reléguer l'histoire au département des accessoires. Bien sûr, il y a les tristes pastiches de Gordon Smith offrant aux Américains des maisons qui sont des copies conformes d'autrefois. Mais d'autres — sur des croquis anciens faisons des frontons nouveaux —, allant même jusqu'à copier le matériau, les techniques anciennes, retrouvent le vocabulaire de base : ainsi, Hans Hollein souligne le lien qui unit la colonne antique et le plus simple des arbres. Mathias Ungers, lui, résout le problème en suggérant avec le vide d'une porte la forme d'une colonne.

Bofill, au contraire, édifie théâtralement des colonnes de verre disposées en cercle autour d'un amphithéâtre. « L'architecture doit être de nouveau expressive », proclame Charles Moore. Michael Graves abandonne le purisme de ses maisons post-corbusiennes pour revenir à l'ornement (qui n'est plus ce crime que dénonçait Adolf Loos), tandis que l'Italien Portoghesi surcharge sa façade d'éléments baroques. Recherches de la forme, ironie, humour alternent à travers ces mouvements les plus di-

vers qui puisent leurs sources dans le passé. Une seule certitude : les pères d'autrefois, Alvar Aalto, Le Corbusier, Mies van der Rohe, sont morts.

« A la recherche de l'urbanité », titre — sans innocence — la première Biennale d'Architecture de Paris, s'opposant à l'urbanisme inhumain qui découpe une ville en fonction de priorités utilitaires, quantitatives, matérialistes. « Urbanité », précise-t-on, c'est-à-dire « le savoir-faire et vivre la ville ». Qu'on ouvre le dictionnaire : « urbanité = agrément, obligeance, civilité où entre beaucoup d'affabilité, de savoir-vivre et d'usage du monde », pour que la ville redeienne un lieu propice à l'homme, un lieu d'échanges, de relations, de vie. La plupart des projets présentés ici — une soixantaine de jeunes créateurs d'une dizaine de pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique latine et des Etats-Unis — témoignent de cette volonté de respecter d'abord le lieu où s'inscrira le nouveau bâtiment, que ce soit dans la médina de Tunis ou dans les vieux quartiers d'Amsterdam, où l'on aménagera des entrepôts du XVII^e siècle. Il est bien significatif que le projet (refusé) de Gaetan Pesce pour nos Halles — dont l'aventure se termine si mal — revête la forme d'un corps de femme qui serait étendue. Mais la grande question nous vient de cet héritage négatif des temps modernes, patrimoine peu glorieux que forment les grands ensembles, les H.L.M. et tout ce maudit béton. A Buenos Aires, des architectes proposent la restructuration des abords d'une

autoroute urbaine afin de masquer la coupe éventrant la ville, cité privée de son centre, à la recherche de son cœur. A Rotterdam, c'est un espace central mais oublié que l'on tente de réanimer. A Angers encore, un terrain vide au sein d'un site historique, entre des maisons du XVIII^e et du XIX^e siècle. Comment humaniser un building ? Roger Ferri propose un plan où s'échelonnerait, du premier au dernier étage, un même jardin en cascade avec des prés, des torrents... Mais pourquoi ne pas édifier aussi une ville sur le tracé même d'un poème de Joyce ? Et cet habituel carrelage des voûtes du métro est-il si nécessaire ? Quant à réinventer l'histoire d'une ville, pourquoi ne pas retrouver la vérité de son sol même ? A Stockholm, où le sol est fait de roche, les stations sont traitées comme des grottes naturelles.

Décidément, nous n'avons que faire des cités radieuses à sauce technocratique. Fenêtres vides, balcons froids, cachez-vous ! Murs de béton où transpire la respiration du malheureux voisin, tombez ! La tristesse et l'ennui se sont répandus sur la terre. Une promenade dans Paris suffit pour nous convaincre du désastre causé par les faiseurs de théorie et de vies-des-autres. Paris s'abîme. La Défense, tours médiocres ; Italie, jeu de cubes informes ; Montparnasse, autoroute... Paris a gâché son âme et ce n'est pas la médiocrité du dernier projet des Halles qui arrangera les choses.

Faudrait-il pour autant retrouver le Paris d'autrefois ? Les nouvelles arcades de Languis, rue de Vaugirard, les pastiches néo-haussmanniens de l'hôtel Drouot — de Biró et Fernier — ont, bien sûr, beaucoup de charme.

Architecture dépourvue de tout risque pour rassurer le promeneur ? Mais il est si agréable, avouez-le, d'ouvrir un vieux coffre et de se déguiser avec des vêtements d'autrefois... « Ce qui nous intéresse, c'est de jeter un regard neuf sur l'histoire, une histoire considérée d'une façon éclectique, irrespectueuse » : Ricardo Bofill, lui, pro-

LE DEFIS FRANÇAIS

UNE GRANDE ENQUETE DIRIGEE PAR FRANCE HUSER

(voir suite de l'article de France Huser au dos)